CONCOURS COMMUN SUP 2001
DES ÉCOLES DES MINES D'ALBI, ALÈS, DOUAI, NANTES

Épreuve de Français
(toutes filières)

Vendredi 18 mai 2001 de 14h00 à 18h00

Instructions générales

1. Vous devez vérifier que le sujet comprend 4 pages numérotées 1/4, 2/4, 3/4 et 4/4.
2. Vous êtes invité(e) à porter une attention particulière à la rédaction : les copies illisibles ou mal présentées seront pénalisées.
3. Vous collerez sur votre première feuille de composition l'étiquette correspondant à l'épreuve de Français.

Instructions spécifiques à l'épreuve de Français

L'épreuve de Français est corrigée avec un barème sur 60 points : contraction sur 20 points et dissertation sur 40 points.

Les fautes d'orthographe, de syntaxe, et les impropriétés, de l'ensemble de votre copie seront, le cas échéant, pénalisées :

- de 05 à 09 fautes : - 3 points (sur 60),
- de 10 à 14 fautes : - 6 points (sur 60),
- plus de 15 fautes : - 9 points (sur 60).

Les fautes d'accentuation et de ponctuation peuvent également être pénalisées :

- - 3 points (sur 60) maximum.

Raoul GIRARDET, *Mythes et mythologies politiques* (1986)

« Quatre modèles »

Héros de la normalité, héros de l'exception... Nous nous trouvons placés en l'occurrence aux points les plus extrêmes d'un même espace mythologique. Entre ces deux bornes liminaires, on ne saurait cependant oublier la multiplicité des cas présentés par notre seul légendaire national. Depuis près de deux siècles l'appel au Sauveur ne cesse en effet de retentir dans notre histoire. De Napoléon Bonaparte à Philippe Pétain et à Charles de Gaulle, en passant par Boulanger, Poincaré ou Doumergue, autour d'un personnage privilégié tend à se former une même constellation d'images. Constellation mouvante sans doute, plus ou moins ample, à la coloration changeante, aux contours parfois mal définis, mais dont la permanence et l'identité ne peuvent échapper à l'observation. Il reste seulement à en définir les structures. Il reste aussi à s'interroger sur les modalités de sa cohérence et les conditions de sa genèse. [...].

Mais on ne saurait surtout oublier que, à partir du moment où tout mythe de ce type prend une certaine ampleur collective, il tend à combiner plusieurs systèmes d'images ou de représentations, à se constituer en d'autres termes comme une sorte de carrefour de l'imaginaire où viennent se croiser et s'enchevêtrer les aspirations et les exigences les plus diverses, parfois les plus contradictoires. [...]. En fait, au-delà de ce foisonnement de projections oniriques, de cette multiplicité d'images cristallisées autour d'un même personnage ce sont - en simplifiant quelque peu - quatre modèles essentiels qu'il semble permis de dégager. Quatre modèles qui, dans de nombreux cas, les plus riches de contenu mythique, viennent effectivement se superposer ou se chevaucher. Mais quatre modèles qu'il est également possible d'isoler, d'appréhender et de définir dans la spécificité de leurs références, de leurs symboles et de leur langage.

Le premier modèle est celui de Cincinnatus et c'est notamment, dans le cours récent de notre histoire, Doumergue en 1934, Pétain en 1940, dans une large mesure de Gaulle en 1958. L'image légendaire est, de toute façon, celle d'un vieil homme qui s'est illustré en d'autres temps dans les travaux de la paix ou de la guerre. Il a exercé avec honneur de hautes charges, de grands commandements, puis a choisi une retraite modeste loin des tumultes de la vie publique. Interrompant une vieillesse paisible, l'angoisse de tout un peuple confronté brusquement au malheur l'appelle ou le rappelle à la tête de l'État. Ayant « fait don de sa personne » à la patrie, provisoirement investi d'un pouvoir suprême d'essence monarchique, sa tâche est d'apaiser, de protéger, de restaurer. Les vertus qu'on lui attribue et dont on attend le salut de la cité menacée correspondent très exactement au terme global utilisé par les Latins pour désigner une certaine forme d'exercice de l'autorité politique et qui est celui de *gravitas :* la fermeté dans l'épreuve, l'expérience, la prudence, le sang-froid, la mesure, la modération.

[...] En fait, la référence à l'histoire, le poids du souvenir jouent ici un rôle essentiel : ce n'est rien d'autre que le passé - un passé d'ordre ou de gloire - qui se trouve appelé au secours du présent - un présent de confusion ou de défaite. D'où, dans le discours du légendaire de ce type, la place essentielle occupée par les principes de continuité et de stabilité, les valeurs de permanence et de conservation. C'est la terre que l'on évoque, cette terre « qui ne meurt pas », immuable, nourricière, maternelle, source de toute vie renaissante. (« Enraciner l'homme français dans la terre de France », Philippe Pétain, 25 août 1940.) Et c'est aussi la maison - la maison qu'il convient de sauvegarder, de restaurer, de reconstruire. (« Rebâtir la maison France », « rétablir l'ordre dans la maison », aménager « un vaste, solide et durable édifice », ces formules sont encore de Pétain et datent des années 1940 et 1941.) Le foyer, la flamme rassurante autour de laquelle on se regroupe, le toit, les murailles, ces images sont inséparables de toute une thématique - en l'occurrence décisive - de l'abri, du refuge et de la protection.

A la *gravitas,* à la sagesse circonspecte d'un illustre retraité, il convient d'opposer, emprunté encore au vocabulaire latin, un autre substantif, celui par lequel se trouvent évoqués l'élan, la hardiesse conquérante des jeunes capitaines avides de se précipiter dans la gloire : la *celeritas.* A l'archétype de

Cincinnatus fait pendant celui d'Alexandre. Celui-ci ne porte ni le sceptre, ni la main de justice, mais l'épée. Il ne fait pas « don de lui-même », il s'empare des foules qu'il subjugue. La légitimité de son pouvoir ne procède pas du passé, ne relève pas de la piété du souvenir ; elle s'inscrit dans l'éclat de l'action immédiate. Le geste de son bras n'est pas symbole de protection, mais invitation au départ, signal de l'aventure. Il traverse l'histoire en un éclair fulgurant. Héros de la jeunesse et du mouvement, son impétuosité va jusqu'à dompter la nature : il franchit les montagnes, traverse les déserts, bondit par-dessus les fleuves... Telle est bien la place qu'occupe, dans cet immense complexe mythologique que représente la légende napoléonienne, l'image du jeune Bonaparte, celle du vainqueur des deux campagnes d'Italie de 1795 et de 1800.[...].

Héros inspiré donc, à qui Dieu a donné le droit « d'écrire son nom en rouge sur la terre », promis comme il se doit à une chute grandiose, abandonné de ceux dont il assure la fortune, capturé par trahison et que ses ennemis « vont clouer dans une île déserte, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde », d'où un jour peut-être le destin le rappellera. Ce Napoléon du récit balzacien, qui quitte l'ordre humain pour entrer dans celui du sacré, ne se confond pas cependant, dans la mémoire légendaire, avec une autre image de l'empereur : celle du législateur, du fondateur d'un ordre institutionnel nouveau. L'iconographie du Consulat et de l'Empire privilégie peut-être le général vainqueur, le conquérant au regard brûlant. Elle n'oublie pas pour autant de le montrer participant aux délibérations du Conseil d'État, replacé dans un décor dépouillé de tout pathétique guerrier, le geste sobre, le visage attentif, appliqué à la méditation et à la démonstration. « Il jette par ses lois, commentera Thiers, les bases de la société moderne. ». Il n'est plus alors ce météore de l'histoire dont le destin s'inscrit dans une aventure fulgurante mais éphémère. C'est dans la perspective de la durée que son personnage trouve son accomplissement. Posant et définissant les règles qui seront demain celles de la vie collective, il construit l'édifice que les générations futures auront pour tâche de maintenir. « Il faut lui savoir gré, ajoute Thiers, de nous avoir donné, avec l'ordre, notre état civil et notre organisation administrative. »

L'image de l'Homme providentiel se présente ainsi sous la forme d'un troisième modèle. L'archétype de Solon, le législateur, vient se substituer à celui d'Alexandre, le conquérant. Archétype que l'on retrouve en 1940 et en 1941, dans les premiers temps de la Révolution nationale, à travers une certaine image du maréchal Pétain, fondateur d'un « ordre nouveau ». Que l'on retrouve aussi, plus fortement accusé, dans celle du de Gaulle de 1958, posant les principes et les règles d'une République nouvelle. Dont l'expression la plus générale serait cependant à rechercher dans cette référence - si constante dans le discours politique et plus spécialement dans le discours politique français - à la mémoire des « Pères fondateurs ».[...]. Il n'est guère aujourd'hui de famille politique qui ne trouve toujours nécessaire, lorsqu'il s'agit d'affirmer sa légitimité ou d'assurer sa continuité, de faire appel à l'exemple et aux leçons d'un certain nombre de « grands ancêtres » sacralisés par la légende. C'est au nom de la fidélité aux messages qu'ils ont dictés, de la conformité aux principes qu'ils ont posés ou aux institutions qu'ils ont fondées que l'on entend répondre aux interpellations et aux défis du présent. Uniformisées dans un même type de représentation, la tête haute et grave, le front serein, le regard assuré, les mains posées sur les textes qui assurent la pérennité de leur gloire, leurs images encombrent tous les carrefours de notre histoire.

Dernier modèle enfin : Moïse ou l'archétype du prophète. Annonciateur des temps à venir, il lit dans l'histoire ce que les autres ne voient pas encore. Conduit lui-même par une sorte d'impulsion sacrée, il guide son peuple sur les chemins de l'avenir. C'est un regard inspiré qui traverse l'opacité du présent, une voix, qui vient de plus haut ou de plus loin, qui révèle ce qui doit être vu et reconnu pour vrai. C'est encore une fois Napoléon, celui du légendaire de Sainte-Hélène qui, de l'ombre où il est déjà à demi englouti, annonce la libération des peuples et l'avènement des nationalités. Et c'est aussi, plus proche de nous, le général de Gaulle, tel du moins qu'après sa mort le voit André Malraux dont la mystérieuse grandeur ne vient, nous dit celui-ci, ni de ce qu'il fut un grand capitaine, ni de ce qu'il fut un grand politique, mais du fait essentiel « qu'il a porté la France en lui, un peu le prophète »...

1) Contraction de texte (1/3 de la note)

Vous résumerez ce texte (de 1588 mots) en 150 mots (+ ou – 10 %).

Vous les comptabiliserez de 50 en 50 et indiquerez obligatoirement votre total exact.
Il est rappelé que " c'est-à-dire" compte pour 4 mots.

Un écart compris entre 10 et 20 % par rapport à la norme de 150 mots (entre 120 et 134 mots ou entre 166 et 180 mots) entraînera une division de la note de la contraction par deux.
Un écart supérieur à 20 % (moins de 120 mots ou plus de 180 mots) entraînera la note zéro pour la contraction.

2) Dissertation (2/3 de la note)

« Héros de la normalité, héros de l'exception. Nous nous trouvons placés en l'occurrence aux points les plus extrêmes d'un même espace mythologique » (ligne 1).

Vous vous demanderez si l'on peut parler d'héroïsme aussi bien dans la normalité que dans l'exception, en vous appuyant sur votre étude des trois œuvres inscrites au programme et en vous interdisant tout plan qui examinerait ces ouvrages successivement.

La dissertation devra compter 1000 à 1500 mots

Fin du sujet